

FALLEROPHOBIE Crainte du fallacieux

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

De FALLACIEUX

Qui paraît vrai mais qui est en réalité trompeur ou faux.

Fallacieux : qui est **trompeur ou faux**, tout en donnant l'apparence d'être vrai ou logique.

Exemple : *Son raisonnement est fallacieux : il semble convaincant, mais repose sur une erreur.* Cet argument fallacieux ne résiste pas à l'analyse.

Synonymes : trompeur, mensonger, erroné, spécieux.

Le mot français « fallacieux » se traduit principalement en latin par l'adjectif *fallax* (génitif : *fallacis*).

Il existe également d'autres termes latins très proches selon les nuances recherchées :

- **Fallaciosus, a, um** : trompeur ou captieux (c'est l'évolution directe qui a donné « fallacieux »).
- **Dolosus, a, um** : rusé, fourbe, ou mensonger.
- **Captiosus, a, um** : captieux, qui cherche à induire en erreur par des sophismes.

Tous ces mots découlent du verbe latin *fallere* qui signifie « tromper ».

Le mot « fallacieux » se traduit en grec ancien par l'adjectif **ἀπατηλός / apatēlos** (trompeur, fallacieux, illusoire) ou **ἐπίβουλος / epiboulos** (captieux, perfide).

Voici les principales nuances selon le contexte :

- **ἀπατηλός, ή, όν (apatēlos)** : trompeur ou illusoire. Il dérive du nom ἀπάτη (*apatē*), qui signifie la ruse, la tromperie ou l'illusion.
- **ἐπίβουλος, ος, ον (epiboulos)** : perfide ou captieux. Il désigne ce qui cache un piège ou un dessein trompeur.
- **σοφιστικός, ή, όν (sophistikos)** : sophistique ou fallacieux. S'utilise spécifiquement pour qualifier un raisonnement ou un argument fallacieux (comme un sophisme).

Le FALLEROPHOBIE craint le fallacieux

Cette crainte relève, comme le mépris de l'éloquence, de plusieurs régimes distincts, qu'il faut d'abord séparer.

La vigilance épistémique légitime. Sperber et ses collaborateurs ont montré que la communication humaine ne serait pas évolutivement stable sans des mécanismes de filtrage de la fiabilité des locuteurs et de la cohérence des contenus. Craindre le fallacieux, c'est alors exercer une compétence cognitive de base, et non manifester un trouble. Aristote traitait déjà

l'elenchos phainomenos, la réfutation seulement apparente, comme un danger inhérent à tout échange dialectique (*Réfutations sophistiques*).

La radicalisation cartésienne. Le doute hyperbolique et le malin génie érigent la possibilité de la tromperie en principe méthodique. Mais Descartes y voit un outil provisoire, non une disposition d'âme : la crainte est instrumentalisée en vue de la certitude, alors que chez le sujet soupçonneux elle devient stable et se retourne contre l'idée même d'un assentiment légitime. On touche ici à l'*école du soupçon* de Ricœur, où le déchiffrement des masques tend à devenir un habitus herméneutique dont on ne sort plus.

Le logicisme du repérage des fautes. La distinction kantienne entre le paralogisme, erreur involontaire, et le sophisme, tromperie intentionnelle, fait de la crainte du fallacieux un souci d'*intention*, ce que la seule analyse formelle ne peut trancher. Hamblin (*Fallacies*, 1970) a d'ailleurs démolì le « traitement standard » (un argument qui paraît valide sans l'être), et Walton a réorienté l'analyse vers une conception pragmatique-dialogique où le caractère fallacieux dépend du contexte d'échange plutôt que de la forme. Le chasseur de fallacies s'expose en outre à la *fallacy fallacy* : inférer la fausseté d'une thèse de la défaillance de son argument.

Le paradoxe jamesien. Le texte décisif reste *The Will to Believe*. James y objecte à Clifford que « fuir l'erreur » et « atteindre le vrai » sont deux impératifs distincts, et que celui qui préfère l'absence de croyance à l'erreur trahit surtout une horreur privée d'être dupe, un tempérament présenté en norme. Le sujet dont la crainte du fallacieux prime sur le désir de vérité renonce, par prudence, à toute une classe de vérités, précisément celles qui exigent un pari.

Le fallibilisme peircien fournit la clé de la réponse : la crainte est légitime comme vigilance située, contextuelle, proportionnée aux enjeux et à la fiabilité de l'interlocuteur. Elle devient pathologique lorsqu'elle se généralise en soupçon universel, ou se dissimule en fétichisme de la forme, faute de reconnaître que celui qui la nourrit demeure lui-même exposé au paralogisme. Le lien avec votre question précédente est net : le mépris de l'éloquence, chez Platon comme chez Locke, est très largement l'expression sublimée de cette crainte.

Trois pistes pour prolonger avec Claude IA

1. La confrontation de Clifford et de James sur l'éthique de la croyance, à l'épreuve de la théorie de la décision : la crainte du fallacieux comme asymétrie des coûts entre faux positifs et faux négatifs épistémiques.
2. Le passage du paralogisme au sophisme chez Kant, comme question de l'imputabilité : peut-on fonder une éthique de l'argumentation sur l'attribution d'intentions ?
3. La vigilance épistémique de Sperber articulée à l'agir communicationnel de Habermas : la confiance comme condition transcendantale de l'échange, ou comme simple équilibre évolutif ?